

IL Y AURA DIX ANS LE 9 AOÛT MOURAIT CHAÏM SOUTINE

SOUVENIRS DE CHANA ORLOFF RECUEILLIS PAR JEAN-PIERRE

J'AI bien connu Soutine pendant les dernières années de sa vie, m'a dit Chana Orloff. C'était un être si exceptionnel que dix ans après sa mort il est encore douloureux pour ses amis d'évoquer son souvenir...

Avant de le rencontrer personnellement, j'avais, en 1935, vu l'exposition de ses œuvres à la Galerie Paul-Guillaume. Je savais donc la qualité de l'artiste et pressentais celle de l'homme quand, presque par hasard, le marchand de tableaux Sam Saltz l'amena chez moi.

En 1937, Soutine devint mon voisin. A cette époque, il s'installa villa Seurat, à deux pas de mon atelier. Je le vis alors à peu près chaque jour et même plusieurs fois dans la journée. Il arrivait dans la matinée. « Soutine, lui disais-je, je travaille. » Il s'en allait, revenait un peu plus tard, repartait, revenait l'après-midi et, chaque fois, interrogeait : « Vous travaillez encore ? » Je finissais par céder. J'abandonnais ma tâche et nous avions d'interminables conversations. Souvent, nous sortions pour aller prendre un café-crème. Sur le zinc, car Soutine n'aimait pas être assis au café. Par contre, dehors, les bancs l'attiraient et il s'essayait volontiers.

Soutine était extrêmement modeste et poussait parfois la modestie fort loin. C'est ainsi qu'il s'efforçait de cacher son savoir, pourtant considérable. Pour le mettre à l'épreuve, je lui lus un jour un poème de Pouchkine, y introduisant volontairement, sans le lui dire, des erreurs. Bien qu'il prétendit avoir presque oublié le russe, il corrigea naturellement toutes les fautes et m'apprit, malgré lui, qu'il savait le long poème par cœur. Pour m'expliquer son attitude, il se contenta de quelques mots évasifs : « On ne sait pas tout... »

Soutine avait connu la pauvreté, la faim. Mais il ne fit aucun cas de la célébrité quand elle se

décida enfin à lui sourire. Le poète Zborovsky, devenu marchand de tableaux, lui versait cinq francs par jour pour la totalité de sa production. Il porta ces versements à vingt-cinq francs quand le collectionneur Barnes lui eut acheté, d'un seul coup, soixante-dix toiles de Soutine. Vint le moment où Zborovsky, qui pensait probablement que succès oblige, lui demanda, paraît-il, de porter des chemises de soie. En chemise de soie, Soutine resta exactement le même homme.

Soutine parlait un français très pur et le devait, disait-il, à Elie Faure, qui, l'un des premiers, comprit son génie et le soutint de son amitié. Passionné de musique, il aimait tout particulièrement Bach, et, sans se lasser, laissait le même disque tourner indéfiniment. Très cultivé, d'une rare finesse, il se montrait difficile dans le choix de ses lectures.

Tout l'intéressait, le captivait. Il interrogeait longuement mon fils, avec qui il s'était lié d'amitié, sur la structure du soleil, la course des planètes, le scintillement des étoiles, lui faisant au besoin répéter ses explications sur les lois qui régissent le monde des astres, sur les grandes hypothèses relatives à leur formation et à leur évolution. C'était pour lui domaine de poésie, et son étonnante faculté d'émerveillement était toujours en éveil.

Sur de nombreux sujets, Soutine observait cependant une discrétion absolue. Jamais il ne parlait de sa vie privée. D'un geste coutumier — ici Chana Orloff me montre la photographie qu'elle nous a aimablement permis de reproduire — il portait souvent la main, cette main si extraordinairement spirituelle et significative, à la bouche comme s'il eût voulu mieux protéger son silence, arrêter une confidence, un secret...

Une fois pourtant il nous raconta son enfance. Nous étions tous bouleversés.

Son père était un pauvre tailleur, ou plutôt un rapiécier. Dernier d'une famille incompréhensive et brutale, où chacun le battait pour lui faire sortir du corps le démon du dessin et de la peinture, pour l'exorciser, Soutine dut plus d'une fois s'enfuir pour échapper aux coups. La faim le ramenait : « Que c'était bon alors le lait chaud et le pain noir ! » « Je crois encore entendre et voir Soutine », me dit Chana Orloff.

Un jour, il demanda à un juif pieux, pourvu d'une belle barbe, de lui servir de modèle. Celui-ci vint au rendez-vous en compagnie de quelques amis, et Soutine reçut une telle raclée qu'il resta étendu sur le terrain. « Ce fut un bien, nous déclara-t-il avec philosophie pour terminer le récit de son enfance, car la police s'en mêla. Mes agresseurs furent condamnés à une amende de vingt-cinq roubles, qui me permit par la suite de venir à Paris. »

Il y avait chez Soutine une candeur enfantine très pure et j'imagine, bien qu'il se soit toujours montré muet sur ce point, que le besoin du bonheur l'habitait. Je n'oublie pas cette fin d'après-midi où, sur notre terrasse, il se mit

à danser la danse des cosaques, la « Kosachok », en s'écriant : « Que je suis heureux ! »

Soutine souffrait horriblement de l'estomac. L'ulcère qui devait l'emporter provoquait parfois des douleurs telles que Soutine était obligé de se rouler à terre. Quand il était malade, notre ami ne voyait plus personne. Il rasait les murs, ne saluait pas, incapable, m'affirma-t-il, du moindre geste.

Un jour, en pénétrant chez moi, il huma l'odeur qui s'échappait de la cuisine.

— Ça sent bon.

— Je ne vous invite pas. Le ragout d'oie qui mijote vous rendrait malade, et vous ne me salueriez plus.



Une photo de Soutine en 1937.

— Tant pis. Je m'invite...

Et pendant huit jours il ne me salua pas.

Les administrations, bureaux de poste, commissariats lui inspiraient une véritable terreur, et ses papiers ne furent jamais en règle. Ne pouvant justifier de son identité, il fut même arrêté dans un train et copieusement passé à tabac. On l'avait pris pour un assassin que la police recherchait.

Pendant l'occupation, il fit la déclaration à laquelle les juifs étaient astreints, mais ne se présenta pas au recensement. Je le rencontrai un jour du côté de Montparnasse, coiffé d'un chapeau bleu placé de travers sur le coin de l'œil. Il s'imaginait naïvement qu'il n'en fallait pas plus pour le mettre à l'abri. Poursuivi, traqué, il se cacha finalement dans un village où son état s'aggrava. A la suite d'une syncope et d'une hémorragie interne avec perforation de l'estomac, on le ramena à Paris pour tenter l'opération. Il voyagea caché dans un corbillard. Mais, en cours de route, nouvelle perforation et, à l'arrivée, tout espoir de le sauver était perdu. Soutine mourut, victime dans une large mesure de la persécution nazie.

De son art Soutine ne parlait pas. Il ne formula jamais la moindre théorie et, du moins en ma présence, s'abstint toujours de toute appréciation sur ses contemporains. Il ne manquait pas, pour autant, d'esprit critique. Toute sa vie, il aimait Rembrandt à la folie. Il admira également Courbet, puis Corot et les artistes dont l'œuvre est en profondeur.

Au Louvre, devant certains Rembrandt et Courbet, il lui arrivait, dans un état d'exaltation qui

attirait l'attention des gardiens, de s'exclamer : « C'est si beau que j'en deviens fou ! » Sans doute était-il de ceux qui savent réellement aimer la peinture. Sont-ils si nombreux ?

Soutine passait des périodes plus ou moins longues sans travailler. Puis le besoin de peindre s'emparait à nouveau de lui. Il évitait alors de se montrer, et comme lorsqu'il était malade ne saluait plus personne. Il réalisait très rapidement, avec une intensité épuisante. Allait-on le voir ? Il s'efforçait de cacher ses toiles et se montrait de fort méchante humeur.

Souvent mécontent de lui-même, il lacérait furieusement ses peintures ou y découpait des morceaux, régnait des pièces que l'on réentoilait. Plusieurs de ses tableaux sont ainsi rapiécés.

L'histoire du bœuf écorché est célèbre. Elle se situe à La Ruche. Le modèle pourrissait et Soutine lui conservait sa couleur en l'arrosant de sang frais. Le chef-d'œuvre était heureusement terminé quand intervinrent les services de la voirie.

De nombreuses toiles torturées, convulsives, ont été détruites par Soutine. Vers la fin, aux pires heures, il atteignit à une poignante sérénité. Cherchait-il dans l'équilibre de la peinture l'apaisement de son tourment ? S'agissait-il, malgré les souffrances physiques et morales, uniquement de l'évolution d'un artiste authentique ? Toute hypothèse est vaine. Le drame de Soutine demeure entier et le mystère qui entoure sa peinture subsiste. Mais, qu'importe ? Des œuvres nous restent. Elles comptent parmi les plus pathétiques de notre tragique époque.